

EN VUE WEEKEND

les cheveux en quatre: quel est le sexe d'un ange? Combien d'anges peut-on mettre sur la pointe d'une aiguille? Mais l'air de rien, cette période était en train de définir des concepts essentiels, notamment l'articulation du temps et de l'espace. Par la suite, une fois acquises, les notions de réalité et de vérité sont devenues si évidentes, au point de faire partie du sens commun, que leur pertinence a été perdue de vue.

On a oublié, par exemple, qu'au XIV^e siècle, le Pape a envoyé une troupe de soldats à l'université de Louvain, pour calmer le jeu, quand une discussion déchainait les passions à propos des «futurs contingents», pour utiliser la terminologie de l'époque, c'est-à-dire de ce qu'on peut dire du futur.

Eh bien, si les traders aujourd'hui avaient quelque idée de ces «futurs contingents», s'ils étaient conscients, avec toute la compréhension détaillée qu'on en avait au Moyen Âge, que les choses peuvent se passer OU ne pas se passer, certains de nos problèmes financiers n'existeraient pas!

Parce qu'une des choses qui a conduit à la crise, c'est bien cette confiance absolue dans la capacité de certains modèles financiers de dire ce qui va se passer demain. Ce qui est absolument ridicule: on fait des calculs de probabilité invraisemblablement compliqués, en oubliant d'où viennent les notions premières.

On a construit des modèles de plus en plus complexes, au point qu'aujourd'hui on ne sait plus qu'on parle de modèles - tenus pour vérité: on croit qu'on parle de la réalité, qui est cachée derrière ces modèles...

Dans «L'Argent, mode d'emploi», vous faites table rase, pour reprendre tout à la base, avec des exemples pratiques et des témoignages fort divers: Aristote, Zola, Madoff...

► Oui. J'ai rencontré quelqu'un hier qui travaille depuis toujours dans le monde financier et qui m'a dit: «J'ai lu votre livre, et l'argent, en fait, c'est ça. Avant je croyais que c'était tout autre chose. Je sentais les incohérences dans les définitions, mais j'acceptais, faute de mieux. Comment est-ce que j'ai pu accepter tout ça, alors que l'explication vraie est tellement évidente, simple?» Je pense que ce sentiment de «révélation» peut provenir de la manière dont je travaille, à la façon de l'anthropologue, qui débarque dans une société dont il ne connaît rien du tout, et dont il doit construire une représentation. J'ai fait comme sur un sujet dont j'ignore tout: je réfléchis systématiquement à tous les aspects. Et de préférence pas seul. Quand j'avais des étudiants c'était avec eux, aujourd'hui c'est avec les gens actifs sur mon blog. On dresse la liste des questions qui se posent, on réfléchit ensemble et on arrive à des explications. Ce n'est qu'après que je regarde les explications existant par ailleurs. Pour ne pas polluer de préjugés une forme de jugement «naturel».

Je savais plus ou moins ce que Keynes ou von Hayek disaient sur le sujet, mais c'est maintenant que je lis leurs textes, et cedans l'éclairage que j'ai moi-même apporté. J'y vois alors souvent des raisonnements très compliqués, certes, mais, pour tout dire, assez faux.

Par exemple, la science économique ne procède pas sans revers, comme, par exemple, une crise qui n'a pas été prévue. Or, depuis les années 30, on a toujours expliqué la crise par le même principe, selon un mouvement de balancier: «Ah, les monétaristes ont tort, ce sont donc les Keynésiens qui devaient avoir raison...» Ou bien: «Les Keynésiens se sont trompés. Regardez: on applique leurs principes et il se passe précisément le

Créateur d'un modèle économique... pour lui-même

Paul Jorion a trouvé une solution à la crise... à son échelle personnelle! Il vit grâce aux dons octroyés par les visiteurs de son blog, via le mode Paypal. Au départ, le blog était une manière originale, pour un expatrié, de tenir au courant le public, surtout européen, de la publication de ses articles, de son quotidien, de ce que lui suggérait l'actualité. On y trouvait péle-mêle des photos de voyage en Chine avec Madame, des articles «out of print» en ligne, ou des liens vers des clips d'artistes récemment disparus. Bref, l'air du temps. Et puis la crise est arrivée. Le contenu est devenu plus pointu. Le blog a pris de plus en plus de temps à son auteur, car il lui fallait dorénavant modérer le nombre croissant d'interventions. Et lorsque Jorion évoquait, dans un billet, une prochaine diminution de son activité, afin de dégager du temps pour un «vrai travail», il assistait à une levée de boucliers.

En prenant exemple sur ces surdoués de l'informatique qui passent leurs journées, sur des forums spécialisés, à vous dépanner via emails et que vous pouvez rétribuer «à votre bon cœur», le blog s'est vu augmenté, il y a 9 mois, d'une petite fenêtre Paypal, qui commence à 2 euros. Résultat: une moyenne de plus de 2.000 euros par mois, ce qui n'empêche pas Paul Jorion de chercher, au grand dam de ses fidèles, un «vrai» travail...

contraire de ce qu'on espérait.» Si les uns ont tort, les autres doivent avoir raison. Alors qu'ils ont tort tous les deux, évidemment. D'ailleurs, ils disent essentiellement la même chose, il n'y a que des détails qui différencient les deux théories, si on prend suffisamment de recul.

C'est le cadre conceptuel tout entier qui est tout à fait faux. Ils se réclament des épicycles de Ptolémée. Pour eux, tels facteurs corrigent tels autres, suivant tout un mouvement d'horlogerie extrêmement complexe, très éloigné des choses telles qu'elles fonctionnent en réalité.

chose qu'on doit emprunter. La différence de point de vue fait en sorte que le capital devient ici quelque chose de très différent. Pour les pêcheurs de Bretagne, ou pour des gens que j'ai connus en Afrique, on ne se demande pas combien va rapporter le capital, mais si on pourra le rembourser un jour! Si le capital est quelque chose qu'on a en surplus, qui produit de l'intérêt, c'est une espèce de boîte noire qui a la propriété de fructifier, sans qu'on comprenne toujours bien pourquoi. Quand on est celui qui a emprunté l'argent, on ne se pose pas de questions, il n'y a pas de boîte noire, on sait



Le problème, c'est que les gens à qui on fait appel appartiennent au même milieu conceptuel que ceux qui ont créé les problèmes.

Vous vous attaquez à l'un des piliers de la science économique. Comment se fait-il que vos approches soient si différentes?

► Quand ils parlent de capital, ces économistes parlent de quelque chose qu'ils ont. Leur problème, c'est de faire fructifier ce capital. Le point de départ que j'ai pris est inverse. C'est sans doute lié à ma personnalité, mais aussi car j'ai commencé à approcher ces questions en cherchant à comprendre la formation des prix sur les marchés aux poissons! (NDLR: Paul Jorion a fait sa thèse de doctorat sur les pêcheurs de homards de l'île d'Houat, en Bretagne: «Les pêcheurs d'Houat», Hermann, 1983.) Pour les pêcheurs, le capital c'est quelque chose qu'on n'a pas! C'est quelque

exactement ce qu'il faut faire: il faut travailler jusqu'à rembourser l'argent, et avec un profit pour couvrir les intérêts, tout en assurant sa survie quotidienne. La boîte noire disparaît, quand on se place de ce côté-là. Toute cette science économique du XIX^e et du XX^e siècle se pose en termes de problèmes luxueux du bourgeois qui se dit: «Mon argent doit fructifier, je vais réfléchir à comment ça marche...» Ça produit des idées du type: l'intérêt, c'est le prix d'équilibre de l'argent sur un marché... Non, l'intérêt, c'est la part qui va à celui qui a avancé l'argent, et l'autre part, c'est celle que celui qui travaille a gardée pour lui, et qui lui permettra de vivre le lendemain. C'est très simple, mais ça permet de se pencher ensuite sur

des problèmes plus compliqués. Le mieux est de reprendre le programme à zéro, c'est ce que j'essaie de faire. Créons une nouvelle science, si tant est qu'on puisse appeler ça une science. On y est poussé par la faillite généralisée du cadre conceptuel précédent.

En parcourant votre blog, on a l'impression que vous êtes, pour certains, comme un éclaireur: vous formulez avec précision des pensées qui restaient, chez eux, à un stade embryonnaire, ou fantasmé...

► J'ai l'impression de dire des choses élémentaires, des constatations qu'ensuite je vais creuser. Je constate, comme tout le monde, que notre type d'économie est complètement contradictoire avec la survie de la planète. On est arrivés au bout de ce que les hommes peuvent faire sur cette planète, avec leur type d'attitude. Ce n'est pas si grave, on va repenser les choses autrement. C'est possible. Les Chinois le faisaient autrement, les sophistes formulaient les choses autrement... Mes livres proposent une ouverture. Mettons toutes ces religions à bas, y compris celle de la science qui nous dit qu'il n'y a qu'une seule vérité possible. Alors qu'il y a de multiples manières de décrire la réalité. Il n'y a pas de vérité ou de réalité objectives, ce sont des constructions intellectuelles que nous avons faites au sein de notre culture. Tous les discours ne sont pas possibles, c'est vrai, il y a des contraintes, mais les contraintes ne sont pas celles qu'on a imaginées.

Pour que les hommes acceptent de changer les modèles, il faut une grande secousse. Cette crise en est une. A-t-elle assez frappé les esprits pour qu'on puisse envisager de nouvelles pistes sans passer par ce que l'histoire appelle «des périodes de transition», c'est-à-dire souvent des périodes de violence?

► La politique du pire a de quoi inquiéter. Mais malheureusement notre espèce considère que les choses vont s'arranger toutes seules, jusqu'au moment où c'est devenu catastrophique. Un véritable écoeurement peut être salutaire. Il y a une très bonne interprétation de l'avènement de la démocratie, quand les populations européennes ont été écoeurées par les Guerres de religion. Il faut des situations d'horreur. On l'a vu aux Etats-Unis, entre 1929 et 1933, il a fallu 4 ans avant qu'on ne prenne de vraies mesures. L'homme devient très inventif quand la situation est désespérée. Ça nous a réussi jusqu'ici, mais est-ce que ça va continuer? Des espèces disparaissent: elles s'adaptent à une situation qui s'aggrave, jusqu'au moment où... Il y a un certain nombre de cartouches que nous avons déjà tirées. On nous dit: «La Chine va nous sauver de la crise.» Mais la Chine va relancer SON économie, et avec une révolution industrielle du type de celle que nous avons connue à partir de 1850. Nous ne pouvons plus jouer cette carte. Il faut trouver autre chose. Le problème, c'est que les gens à qui on fait appel appartiennent au même milieu conceptuel que ceux qui ont créé les problèmes: on s'adresse aux banques centrales, donc à des gens qui appartiennent aux écoles de pensée qui ont envoyé tout le système au casse-pipe. Comme je le disais tout à l'heure, ils sont prisonniers du cadre.

Ils devraient faire comme vous, faire table rase, se placer du point de vue des pêcheurs bretons, et étudier la scolasticité?

► Disons que ce serait un bon début. ■

La bourse et la vie



QUAND UN FINANCIER RENCONTRE UN THÉOLOGIEN...

C'est le choc de deux modes de pensée, la collision entre Adam Smith et Benoît XVI. D'un côté, l'économiste et financier Bruno Colmant. De l'autre, Eric de Beukelaer, prêtre du diocèse de Liège, responsable du séminaire Saint-Paul de Louvain-la-Neuve et porte-parole des évêques de Belgique.

L'ancien président de la Bourse de Bruxelles, aujourd'hui chez Fortis Holding, nous avait déjà proposé un livre étonnant sur les religions et l'économie («Economie européenne. L'influence des religions»). Ici, il s'agit d'un intéressant face-à-face sur les questions de mondialisation, d'argent et d'économie. Ce livre «La Bourse et la vie» (1) est surtout la conséquence d'une rencontre improbable entre deux hommes que tout oppose a priori. Une rencontre dont l'initiative revient à Fabienne Vandé Meerssche dans son émission de radio «Une semaine pas banale».

Habitué des colonnes de «L'Echo», Bruno Colmant n'est plus vraiment à présenter. Dans ce livre, l'agréable découverte, la «révélation», osérons-nous presque écrire, c'est Eric de Beukelaer, qui démontre ici une connaissance approfondie des mécanismes économiques, associée à un esprit particulièrement aiguisé. Et... Dieu sait si c'est nécessaire face à Bruno Colmant. Quand le financier défend avec vigueur le modèle anglo-saxon et son économie de marché, «qui n'est ni morale ni immorale. Elle est spontanée et amoral, c'est-à-dire étrangère au domaine de la moralité», le théologien dégage avec force ses arguments. Certes, il reconnaît que le modèle économique catholique est sans doute moins adapté à l'économie de marché que le protestantisme anglo-saxon. «Mais la Bourse n'est pas le tout de la vie», dit-il. «Je ne suis pas anticapitaliste, mais je refuse que, par manque de repères politiques et moraux, le marché économique s'érige en idole [...]. L'économie de marché est un bien utile serviteur, mais c'est un détestable maître.» Pour le théologien, le vrai défi est de domestiquer les forces vives du marché, sans pour autant tuer l'esprit d'entreprendre. Au passage, Eric de Beukelaer défend avec un certain brio la vision économique de John Maynard Keynes. «Le drame des années septante est que les politiques n'ont jamais appliqué que le côté sympathique de la pensée keynésienne sans jamais avoir eu le courage — le moment venu — de passer à la phase la moins populaire de sa pensée, celle de l'austérité. [...] Notre génération n'a pas fini d'éponger la facture créée par le manque de courage de nos aînés.»

Soyons lucides, poursuit-il, «les catholiques n'ont pas de recettes magiques et les temps qui

s'annoncent seront difficiles d'un point de vue économique. Mais la doctrine sociale de l'Eglise rappelle de sages principes.» A ses yeux, il s'agit de «civiliser» le capitalisme, de mieux le tempérer. Ce qui implique une sage régulation du système financier mondial et le développement de formules originales de «microcrédits» permettant aux plus démunis d'avoir accès au marché économique.

Très souvent, Eric de Beukelaer s'amuse à paraphraser Winston Churchill, presque davantage cité dans le livre que le Christ! Il évoque aussi ce qu'il nomme, non sans humour, «le péché originel d'Adam» (Smith), c'est-à-dire l'impossibilité de penser à très long terme ou de penser par-delà son cercle d'intérêt. Et de citer un exemple bien de saison. «Il y a encore un siècle, les propriétaires terriens de notre belle Ardenne plantaient des chênes, sachant bien qu'il faudrait trois générations pour en tirer profit. Aujourd'hui, le sapin est privilégié car il peut être rentabilisé en vingt ans.» Mais la métaphore ne s'arrête pas là. Aujourd'hui, dit-il, on délocalise et on licencie pour offrir, via des fonds de pension, de plus belles retraites à des gens qui finalement se retrouvent dans l'isolement car leurs propres enfants sont partis au loin suite à la précarité économique et à ces licenciements. Et de prêcher dès lors en faveur d'une nouvelle solidarité entre «vieux capitalistes et jeunes travailleurs».

Toutefois, nuance Eric de Beukelaer, on aurait tort de réduire ce face-à-face avec Bruno Colmant à un combat entre la belle et la bête... L'ancien président d'Euronext Bruxelles ne dit-il pas être sur la même longueur d'onde que le porte-parole des évêques lorsqu'il souligne que le capitalisme doit demeurer un moyen de croissance économique et non une fin en soi. «A mon avis, la moralité, si tant est qu'elle est définissable de manière uniforme par tous les agents économiques, se trouvera dans un partage de richesses vers les plus démunis.» Surtout, avoue Bruno Colmant en guise de message d'espoir, l'homme sera toujours capable de surmonter les défis qui l'entourent, car la pulsion de vie reste la plus forte. «Ce qui importe, c'est que cette pulsion de vie soit ordonnée et partagée.» Il n'hésite d'ailleurs pas à citer en conclusion le chef de l'Eglise catholique. La boucle est en quelque sorte bouclée: d'Adam Smith à Benoît XVI... ■

M.L.

(1) La bourse et la vie. Bruno Colmant et Eric de Beukelaer. Propos recueillis par Brigitte d'Hose. Illustrations de Pierre Kroll. Editions Anthemis. 164 pages. 29,50 euros.